

Après «Sous réserve», «L'Agent de liaison», deuxième roman d'Hélène Frappat, manifeste les mêmes qualités d'intelligence et d'habileté. Séduisant mais un peu aride. Par Isabelle Rüf

Lignes de fuite

Hélène Frappat
L'Agent de liaison
Albin, 142 p.

Sous réserve, le premier roman d'Hélène Frappat, révélait un talent intelligent et subtil (lire le SC du 4 septembre 2004). La construction de *L'Agent de liaison* est tout aussi complexe et consciente, jusqu'au vertige. Le tissu narratif est composé de cent brefs fragments juxtaposés, cent fils tendus au lecteur. Qu'il se débrouille pour faire sa pelote, l'agent de liaison n'est pas un indicateur, il est là pour brouiller les pistes. On distingue bien des bribes d'histoires dans ce patchwork cérébral et mélancolique mais elles sont difficiles à tracer. Elles parlent de filiations, de femmes en fuite, d'enfants conçus dans le silence, dans le secret. Les mères engendrent des filles, leurs «photocopies», leurs «clones», dans une indifférenciation muette. Les hommes sont évacués ou évadés de ces destinées mystérieuses.

Les hommes sont évacués ou évadés de ces destinées mystérieuses

On ne sait pas à quoi elles ressemblent, Sylvette, Rossanna, ou encore celle qui laisse pleurer son enfant toutes les nuits dans son appartement romain et celle qui dit «je» et accouche dans un hôpital parisien. Elles sont opaques, sans existence physique, figures murées derrière leur secret. Elles quittent les hommes qui les aiment, leur famille, leurs enfants même, sans explication. Pourquoi vont-elles enfermer leur jeunesse dans des chambres de bonne, des bouillottes lamentables, une solitude grise? Quelle peur leur fait changer de nom, de lieux? La narratrice, qui est l'une d'elles et aussi leur observatrice, rêve parfois d'intervenir, d'aggraver la confusion: «Bientôt la mère et la fille se retourneront. J'ignore si elles choisiront de me voir, ou pas.»

On soupçonne des clés derrière les phrases énigmatiques qui courent en italique à travers ces fragments. Le thème de la trahison passe en basse continue. Des bijoux jetés, trouvés, légués, volés

par un mari escroc, vendus, jonchent le parcours. Les enfants eux aussi sont enlevés, abandonnés, soustraits aux regards, écartés de la parole. On croise des agents doubles, triples, polygames, une espionne amoureuse et imprudente, des couvertures défilantes, des traîtres par vocation ou par métier.

«Pour trahir, il faut d'abord appartenir», décrète la sibylline quatrième de couverture. Appartient à un être, à un lieu: la géographie du récit dessine ses itinéraires. L'un passe par le sud, la Sardaigne, la Sicile, la Corse, Rome, Naples,



Hélène Frappat contrôle les mots, les laisse jouer sous surveillance.

on y parle corse, italien. L'autre traverse Paris, la banlieue d'Arcueil-Cachan et sa population d'immigrés de l'Aveyron. Le langage - ses glissements, ses failles - joue le thème principal de cette fugue: «A une époque que j'ai oubliée, je commençais irrésistiblement, à espionner les phrases de ma mère, à l'affût de leurs erreurs, incomplétudes, manques, défauts qui m'atteignaient autant que s'ils eussent menacé mon intégrité», dit celle dont la génitrice ne commence jamais ses phrases par le début et ne se trouve à l'aise qu'au milieu des œuvres d'art

brut, des enfants aphasiques et des fous. Un espion fatigué consulte son psychanalyste cinq fois par semaine. Et le village d'où vient l'Aveyronnaise, Lacam, se prononce Lacan.

Critique de cinéma, philosophe de formation (elle a consacré sa thèse à Helvetius, se dit amie du protestantisme), Hélène Frappat tient ferme les rênes de son récit. Elle en contrôle les mots, les laisse jouer sous surveillance, manie sa langue avec rigueur, économise les effets et les émotions: la suivre procure un plaisir stimulant mais un peu aride.

de Temps. Samedi 10 nov. 2007